

Une double prison

Paul Walty, *Suite au verso / The Fine Print*, dessins, Galerie Céline-Allard du COFTM, Toronto, 16 janvier - 27 février 1997

Pierre Karch

Numéro 92, mai 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Karch, P. (1997). Compte rendu de [Une double prison / Paul Walty, *Suite au verso / The Fine Print*, dessins, Galerie Céline-Allard du COFTM, Toronto, 16 janvier - 27 février 1997]. *Liaison*, (92), 23–23.

UNE DOUBLE PRISON

La salle est nue ; l'homme et la femme statuesques qui se multiplient sans se reproduire sur les quatre murs le sont aussi. Ce sont toutefois des nus vulnérables. Académiques aussi puisqu'ils pourraient être les arrière-petits-enfants de l'Archer de Bourdelle. Au cours des générations, ils ont passé par les bandes dessinées (d'où une explication possible du titre français) où ils ont joué tous les rôles de superhéros avant de sortir de l'ordinateur (d'où vient vraisemblablement le titre anglais), poncés, épilés, réduits à des contours.

Leur force est contenue, car eux-mêmes sont doublement prisonniers : de la feuille d'abord, puis de la boîte de disque compact qu'on a refermée sur elle et qui lui sert de cadre. Une dizaine de compositions comptent chacune six boîtes : les trois du haut sont réservées au titre de l'œuvre ; celles du bas illustrent ce titre. Un exemple : *Visage*. Une femme, assise sur ses talons, tient à bout de bras, sa propre tête dont le visage regarde le corps décapité. La scène pourrait évoquer un robot tenant dans ses mains son cerveau électronique qu'il présente pour qu'on lui donne plus de mémoire ou qu'il s'apprête à remettre en place, l'opération ayant été faite.

Zouave et compagnie / Black Lightning réunit seize compositions dont le fond est divisé en deux triangles, l'un blanc, l'autre noir. Les inconditionnels de Robbert Fortin reliront avec plaisir des extraits de **Peut-il rêver celui qui s'endort dans la gueule des chiens** qui a mérité au poète le prix du Salon du livre de Toronto (1996), qui servent ici de titres français à chaque dessin. Dans *Tout est inconnu comme la chance*, une femme regarde la paume de sa main comme si elle tentait d'y lire des lignes qu'elle pourrait découper, comme des citations, avec les gros ciseaux qu'elle tient dans sa main droite. On retrouve, toujours dans le régiment du Zouave, le *Visage* de tantôt, mais cette fois-ci, l'œuvre est titrée *La douleur n'a d'égale que la beauté / To see yourself as others see you*, ce qui est une autre façon de voir les choses ou de les dire.

Même dans les deux grands formats, *Deuil* (1 & 2), les personnages de Paul Walty sont repliés sur eux-mêmes, comme s'il n'y avait plus assez d'espace pour eux, comme si, devant la mort qui les regarde sous les traits d'un crâne, ils sentaient que la force brutale que nous rappelent les têtes de loups et du Minotaure, les caméléons, les centaures et les tritons n'était d'aucun secours face au destin qui réduit la vie de ce dernier Adam, de cette dernière Ève, à l'épaisseur et à la dimension d'un disque compact ou d'une feuille de papier dont le verso est une page blanche.

PIERRE KARCH, UNIVERSITÉ YORK

PUISSANCE SCULPTURALE

Le thème général de l'exposition s'intitule *Rencontres*. Ce sont celles de lutteurs de sumo, lutte japonaise entre deux énormes protagonistes. Lorène Bourgeois n'a jamais vu, dans la réalité, ces combats si populaires au Japon. Mais elle les a beaucoup étudiés à la télévision. Elle s'en est imprégnée et les a interprétés, à sa façon, magistralement.

On trouve deux séries d'œuvres. D'une part, des visages de lutteurs, peints à l'huile sur des plaques de laiton, pour les plus petits formats (24 cm sur 30 cm) et, d'autre part, des représentations de lutteurs entiers, qui sont des monotypes sur papier, en grands formats (2 à 3 m sur 1,5 à 2 m).

L'originalité de Lorène Bourgeois vient d'abord du sujet traité. La lutte n'est pas un thème courant en peinture et les lutteurs de sumo sont des personnages exceptionnels.

Le dessin de la série des visages est excellent. Les artistes qui savent dessiner, à l'époque moderne, sont devenus rares. Lorène Bourgeois, elle, a la pointe fine et précise d'un Dürer. Elle nous fait voir la force calme de ces visages boursoufflés où s'esquisse une émotion discrète. Il suffit d'un sourcil relevé pour marquer un étonnement, d'yeux fixes pour suggérer un regard perdu.

Mais ce qui donne un cachet tout spécial à ces visages, c'est la technique utilisée par l'artiste. Elle peint à l'huile, sur des plaques de laiton et gomme ensuite, avec de la tarlatane, les excédents de couleur, pour obtenir des plages de clartés différentes. La couche de peinture est si mince que la texture du cuivre ressort en dessous, créant un type d'effet comparable à celui de la gravure sur cuivre. D'autre part, la brillance du laiton illumine les visages.

Les lutteurs entiers sont également fort bien dessinés, représentés de profil, de face ou de dos. Ils se font face ou s'enlacent dans des affrontements qui suggèrent davantage une danse ou des enlacements que la violence. Lorène Bourgeois a fort bien su choisir là l'attitude ambiguë du rituel des sumos, qui donne à l'œuvre sa tonalité poétique.

Lorène Bourgeois maîtrise remarquablement le mouvement des corps en action. La technique qu'elle emploie y contribue beaucoup. Sur une plaque de métal, elle peint l'image à représenter en monochrome et l'imprime ensuite sur le papier à l'aide d'une presse. De la même manière, elle ajoute les couleurs. Celles-ci sont extrêmement sobres.

Les effets d'ombre produits par cette technique donnent aux lutteurs toute leur puissance sculpturale. Ces mastodontes prennent ainsi une allure surhumaine. Lorène Bourgeois a su montrer leur musculature puissante sous l'énorme amas de leur graisse. Leur chair n'est pas celle des Rubens. On y sent la vigueur et la force colossale sous l'apparente tranquillité.

Lorène Bourgeois : un art consommé, entre gravure et sculpture.

PIERRE LÉON, UNIVERSITÉ DE TORONTO